

//// EL GRECO DE D. E. INGHELBRECHT AUX BALLETS SUÉDOIS.

La nouveauté musicale présentée par J. Borlin et sa troupe cette année fut la partition d'*El Greco*, de M. Inghelbrecht. Le musicien, tout en suivant de près le scénario, a su écrire une véritable symphonie qui, nous l'espérons, sera bientôt jouée par une de nos grandes associations symphoniques ; faisant suite à *Neiges au vieux Japon*, dont M. G. Pierné avait donné une si sensible et si juste interprétation.

Comme chef d'orchestre et comme compositeur, Inghelbrecht a trop prouvé sa science de l'orchestre pour que nous ayons la naïveté de louer son écriture polyphonique. Nous ne pouvons nous empêcher pourtant de signaler le puissant effet sonore de son « orage » au commencement de la partition, et les sonorités vraiment surnaturelles de l'apparition céleste.

Lignes, rythmes et harmonies caractérisent à souhait la succession des tableaux aux fonds mouvants, peints par le Greco.

Il faut noter tout particulièrement l'emploi original des tonalités, pour caractériser certains états psychologiques des sujets. Weber fut un des rares musiciens qui en réalisa toute l'importance expressive.

M. Jean Borlin fit du *Greco* une interprétation chorégraphique des plus intéressantes. Une seule remarque nous paraît nécessaire : les compositions du *Greco*, multiples d'expression par la pluralité des personnages, exigent peut-être une diminution des scènes où J. Borlin est en soliste. C'est, croyons-nous, la seule critique qu'il soit possible de faire sur l'interprétation rythmique de l'œuvre symphonique tout à fait remarquable de D. E. Inghelbrecht.

GEORGES MIGOT.

//// LA PASTORALE D'ÉTÉ D'A. HONEGGER ET LE CONCOURS VERLEY.

Le langage habituel du journalisme démonétise en quelque sorte les mots, paralysant souvent l'expression d'une louange sincère et qui ne se voudrait pas hyperbolique. Aussi éprouvons-nous quelque gêne à qualifier de *chef-d'œuvre* la *Pastorale d'Été* de M. Arthur Honegger.

Chef-d'œuvre au sens absolu comme au sens dérivé de l'expression, ce poème orchestral est « classique » par l'indissolubilité de la forme et du fond, par la subordination de la sensibilité à l'intelligence. On sent dès l'abord qu'aucune considération pittoresque ou sentimentale ne hâtera ni n'alentira la course légère d'une telle musique. M. Honegger tend uniquement à toucher avec précision le but qu'il s'est assigné, sans pactiser jamais avec lui-même. Mais tant de sévérité n'étouffe pas ici la voix fraîche de la jeunesse, et si c'est avec sérieux, c'est avec une tendre ferveur aussi que le musicien de *Sainte Alméenne* a « embrassé l'aube d'été ». Cette *Pastorale* est toute émotion sereine et contenue, tout « ordre et beauté ». Ni dureté ni fadeur ; aucun « travail » thématique apparent. L'orchestre, à la simplicité d'un Mozart, unit la netteté incisive d'un Strawinsky.

Nos jeunes musiciens et M. Honegger lui-même, ont produit des ouvrages plus curieux, plus hardis, plus *modernes* en un mot, ils n'en ont jamais réalisé de plus purs ni de plus parfaits que celui-ci.

M. Honegger concourait, avec cette *Pastorale d'Été*, pour le prix Verley, qu'il a justement obtenu. Pour si redoutable qu'ait été ce voisinage, il s'en faut que les œuvres des autres compétiteurs aient été sans intérêt : le sévère et robuste *Prélude* de M^{lle} Andrée Vaurabourg nous révèle une musicienne très remarquable et déjà sûre d'elle-même ; on est surpris de la logique serrée dont témoigne le style musical de cette jeune fille, qui renonce aux molles grâces et aux charmants abandons, pour s'exprimer, non sans quelque âpreté, avec une force loyale et tendue.

Il y a mieux que des promesses dans le séduisant tableau symphonique de M. Roger Désormières : *Montluçon*. La couleur en est charmante, ingénieuse et très fine. Quant aux *Ames d'Enfants*, de M. Jean Cras, elles ont paru bien paradoxalement avisées.

ROLAND-MANUEL.

/// LA TROISIÈME SYMPHONIE DE M. GEORGES ENESCO.

M. Enesco n'est pas seulement un grand violoniste, préoccupé de technique instrumentale et absorbé dans l'exercice de la seule virtuosité. M. Enesco est un musicien qui pense, qui sent, et, comme tel, il est voué à l'inéluctable obligation de créer. Une nouvelle symphonie a reçu ses plus récentes confidences musicales. Il ne fait appel à aucun programme littéraire justificatif, il n'illustre sa musique d'aucune tirade romantique, jugeant, sans doute, que la musique possède une force d'expression suffisamment immédiate pour se priver du secours parfois incommode des mots. Les sons lui suffisent pour traduire l'ardeur qui bouillonne en lui.

La passion, tel semble bien le caractère essentiel de la Symphonie de M. Enesco. A tout moment, elle apparaît, dominatrice, entière au point de nous obséder. L'apaisement lui-même du dernier morceau se refuse à répudier cette exaltation qui court à travers l'œuvre. Le calme final qui voudrait s'élever au-dessus de l'émotion en retient encore quelque véhémence.

Le pittoresque est banni de cette œuvre aux proportions sévères dont il aurait altéré la grandeur. Une riche polyphonie assure aux thèmes leur plénitude expressive et maintient l'harmonie de l'ensemble. L'orchestration est puissante. En dépit du nombre élevé des instruments (les bois procèdent par quatre ; il y a six cors, quatre trompettes), aucune pesanteur ne s'attarde malgré des amalgames de timbres constants. Les chœurs ajoutés au dernier morceau soulignent le caractère religieux que le compositeur paraît avoir cherché. Ils interviennent avec justesse, se mêlent intimement à l'orchestre, assurent l'homogénéité de la masse musicale tout en renforçant la majesté de cette page maîtresse.

PAUL LE FLEM.